

—Ah ça ! on ne veut donc pas reconnaître les amis ? dit celui-ci en s'asseyant.

—Sapristi ! s'écria Bidot, c'est bien la voix et la figure de Legrand ; mais, quand le diable y serait, il n'a pu blanchir comme cela en une nuit.

—En une nuit, non, mais en une heure, grâce à un certain secret que je tiens d'un camarade de Toulon qui s'en est servi pour filer un beau jour.

—Eh bien ! en voilà une trouvaille !

—Impayable, mais parlons affaire. D'abord ma petite combinaison a obtenu le plus grand succès. La cousine Madelon, Pascal et Mayer ont coupé dedans en plein ! Tous sont convaincus que Pierre Bidot est un mouchard qui allait pincer toute la bande et envoyer les assassins de Péchard à la guillotine, si par un moyen qu'ils cherchent encore, je n'étais parvenu à déjouer la trahison de la mère Gaul et à nous sauver tous en faisant refroidir le mouchard avant qu'il eût le temps d'ouvrir la bouche, tout ça à soixante lieues de distance ! L'effet a été foudroyant, et maintenant, il n'en est pas un qui ne croie tout perdu si je venais à leur manquer ; c'est ce qu'il fallait leur faire comprendre par un coup d'éclat.

Il reprit après une pause et en mettant la main à sa poche :

—Mais nous avons un compte à régler : je t'ai promis cent francs pour ce service-là, les voici.

Et il étala cinq louis devant Pierre Bidot, qui s'empressa de les empocher.

Puis il ajouta :

—Oh ! nous ferons plus d'une affaire dans ce genre-là, personne ne te connaît dans la bande ; quand j'en soupçonnerai un de vouloir tirer son épingle du jeu en trahissant les amis, comme la cousine Madelon, dont je me défiais depuis longtemps, je le ferai sonder par toi, et nous serons tout de suite fixés.

En ce moment, Jean Rabasse entra avec un litre de vin et un verre.

—Apporte un autre verre, tu nous tiendras compagnie, lui dit Legrand.

Le marchand de vin hésita.

Ses traits sombres exprimaient une violente rancune.

—Eh bien ! lui dit Legrand, est-ce que tu crains de t'empoisonner en avalant ta marchandise ?

Jean Rabasse dominant enfin le mauvais sentiment dont il était animé, alla chercher un verre et revint s'asseoir à la table de ses deux clients.

Legrand remplit aussitôt les verres.

On trinqua et on but.

—Je suis sûr, dit alors Legrand à Pierre Bidot, que tu te demandes pourquoi je t'ai donné rendez-vous dans un pareil cabaret, loin de Paris, dans l'endroit le plus sinistre et le plus dangereux peut-être de toute la banlieue, chez un homme qui, dans ses moments les plus gracieux, a toujours l'air de vous sauter à la gorge.

Jean Rabasse fit une atroce grimace, mais il s'était sans doute fait le serment de se contenir jusqu'au bout ; il se contenta de boire le contenu de son verre d'un seul coup.

—Eh bien, oui, répondit Pierre Bidot, j'avoue que je me suis fait cette question et que je ne comprends pas encore.

—Tu comprendras tout à l'heure.

Puis, son regard s'étant arrêté sur les deux portes d'une cave fermant horizontalement et formant plancher au milieu du cabaret, comme cela se pratique chez beaucoup de marchands de vin, il reprit :

—La vue de cette porte me rappelle une histoire bien extraordinaire.

—Si elle n'est pas trop longue, conte-nous-la.

—Voilà ce que c'est. Parmi les hommes qui m'ont fait l'honneur de faucher le pré avec moi à Toulon, se trouvait un vieillard condamné à huit ans de travaux forcés pour abus de confiance ; il aurait pu obtenir son acquittement en restituant la somme, mais il s'agissait de dix mille francs : il se serait plutôt fait saigner aux quatre membres. Il confia cette fortune

à sa femme, qui, aussi rapace que son mari, parvint à la doubler dans l'espace de ces huit années.

Quand il eut fait son temps, mon vieux compagnon trouva donc vingt mille francs au lieu de dix, et de plus un établissement de marchand de vin qui prospérait.

Son premier mouvement fut d'admirer sa femme et de la remercier.

Le second fut de réfléchir et de reconnaître qu'il était bien fâcheux de n'être pas le seul maître d'une si belle fortune.

Je ne sais quels furent son troisième et son quatrième mouvement, mais le dernier fut de se débarrasser de la malheureuse créature à laquelle il devait tout.

Cette résolution prise, restait l'exécution ; quel genre de meurtre adopter ?

Or, un jour que, pour la centième fois, il se posait cette délicate question, ses regards tombèrent, comme les miens aujourd'hui, sur une porte de cave absolument semblable à celle-ci.

Jean Rabasse, qui, depuis un instant, prêtait une profonde attention au récit de Legrand, fit un soubresaut à ces dernières paroles.

—Qu'avez-vous donc ? lui demanda Legrand.

—Rien, rien, je... m'endormais, répondit le marchand de vin.

Legrand poursuivit :

—Mon vieux forçat avait besoin d'un complice, tant pour exécuter le coup que pour dissimuler le cadavre, et comme c'était un homme sans préjugés, ce fut sur son fils qu'il jeta les yeux pour l'aider à chouriner sa femme.

Un léger tremblement agita les lèvres du marchand de vin.

—Vous avez le sommeil agité, lui dit Legrand.

Puis il reprit :

—Après une longue consultation entre le père et le fils, celui-ci, qui ne manquait pas d'intelligence, eut une idée :

—Père, dit-il, j'ai trouvé.

—Quoi ? demanda le père.

—Le genre de mort et le tombeau du même coup.

—Voyons.

Sans prononcer un mot, le fils montra la porte de la cave à ras du sol, comme celle-ci.

Jean Rabasse posa la main sur son front ; il paraissait en proie à une violente émotion.

Legrand poursuivit :

—Ça se passait le soir, mais un soir d'hiver, par un temps de froid et de neige, et dans un cabaret borgne, isolé, pareil à celui-ci, mais si exactement pareil, qu'on dirait que c'est le même.

Legrand s'interrompit pour dire au marchand de vin :

—Bois donc, Jean Rabasse.

Celui-ci prit son verre et le porta à ses lèvres.

Mais il le posa sur la table sans avoir bu.

Sa main tremblait, et il était d'une pâleur livide.

—Continue dit Pierre Bidot.

Mais comme Legrand allait reprendre son récit, Jean Rabasse se leva d'un bond, s'empara de l'un des deux litres, et s'élançant au milieu de la pièce, furieux, menaçant, terrible :

—Assez de frime comme ça, s'écria-t-il, vous êtes de la rousse tous les deux, comme je l'avais deviné ; mais ne croyez pas que je me laisse faire comme un mouton ; je vais vous assommer tous les deux, chiens que vous êtes.

Et il fit un mouvement pour s'élaner sur eux son litre à la main.

Mais sans bouger de place, Legrand tira tranquillement un pistolet de sa poche, et, ajustant Jean Rabasse :

—Un pas de plus, et tu es mort, lui dit-il avec le plus grand calme.

## XII

### UN DRAME EN FAMILLE

Jean Rabasse était resté immobile et comme paralysé devant la gueule du pistolet braqué sur lui.